C'était leur droit, mais à coup sûr, c'est aussi leur punition.

Le Bill de M. Lemieux ne pouvait convenir à ces gens-là.

. Il y a un an, à pareille époque, en constatant les dégâts causés par l'inondation, tout le monde s'est ému à juste titre de cet accident, et comme notre ville est menacée chaque année du retour de pareil désastre, bien vite on résolut de prendre les mesures les plus énergiques.

On se remua beaucoup, on cria très fort et, ingénieurs du gouvernement, ingénieurs de cités, ingénieurs civils, pilotes, navigateurs, gens de mer, habitants du plancher des vaches, etc., etc., firent de très longs rapports, plus obscurs les uns que les autres, mais arrivant tous à la même conclusion : Eclipse totale d'inondation.

Le gouvernement fédéral, les commissaires du havre et la cité de Montréal votèrent des crédits pour mettre à exécution quelques-uns des projets recommandés.

Tout d'abord on résolut de casser la glace au fur et à mesure de sa formation afin de conserver un passage libre de Montréal à Trois-Rivières ou quelque part par là.

Quand les bateaux furent préparés la glace n'était plus disposée à se laisser casser, et peu s'en fallut que ce ne fut elle qui brisait les navires.

Ceux-ci prirent bien vite leurs quartiers d'hiver et ne bougèrent plus.

Plus tard on se décida à se servir de la dynamite pour désaggréger la glace.

Notez que ce furent des gens passant pour très sérieux qui s'amuserent à faire ainsi des petits trous dans le fleuve solidifié.

Plus tard encore on s'amusa à pomper l'eau du fleuve pour la renvoyer dans le même St-Laurent.

Enfin après avoir bien étudié l'amont et l'aval du St-Laurent, et de l'Ottawa, les savants du pays décidèrent que Montréal ne serait pas inondé.

On aurait organisé un concours de sottise que l'on n'eût pas mieux réussi.

Deux jours après, l'eau envahissait tout un quartier, exactement comme l'année dernière.

Plus on vantait les systèmes à l'essai, plus l'eau montait !

. D'aucuns se figurent que la situation de Montréal est unique dans le monde, et qu'il nous faut inventer des moyens tout nouveaux pour empêcher l'eau de venir dans nos maisons.

C'est une erreur que l'on pardonnerait à des enfants, mais que l'on ne peut excuser de la part de gens portant barbe au menton et jouissant de leurs droits civils.

A Chicago, on était autrefois exposé aux inondations, non pas une semaine par année, mais pendant tout l'an, fut-il bissextile, et, pour éviter cet ennui, chacun éleva sa maison sur un massif de huit à douze pieds, selon le niveau du sol.

On fit de même pour les rues, et jamais la Cité Reine de l'Ouest n'a été inondée depuis.

Nos ingénieurs n'ont jamais pensé à cela, et chacun d'eux agit comme ce naïf habitant qui reculait sa grange parce qu'il y avait trop de fumier dans sa cour.

. L'incapacité de nos ingénieurs étant parfaitement démontrée, il faudra tôt ou tard en venir au raisonnement le plus simple, à savoir que si l'eau envahit une maison, il n'y a pas autre chose à faire que de l'élever de quelques pieds, tout comme à Chicago.

Ceci est clair comme le jour, mais comme il faudrait des siècles pour le faire comprendre à ceux qui ne veulent pas entendre raison, on devrait former une compagnie très forte ayant beaucoup de capitaux et possédant le droit d'expropriation.

Vous verriez bien vite tout un nouveau quartier s'élever sur le fumier que l'on voit maintenant, car les travaux d'améliorations, c'est-à-dire de surélévation des rues et des maisons, doublerait, triplerait la valeur de toutes ces propriétés, et il est certain que la ville et la compagnie en bénéficieraient.

Quelques millionnaires suffiraient pour faire la chose, et leurs écus seraient vite quadruplés.

En attendant, séchons nous et soignons nos rhumes.

Leon Leduc

ENFANTS ET FLEURS !

(A MAD. T. A. G.)

J'ai vu de pauvres fleurs mourir en plein soleil,
Et leur front se pencher sur le vase de pierre.
Le cœur gardait encore un espoir de réveil...
Mais les fleurs étaient là, ayant clos leur paupière.

On les voit, au matin, roses, le teint vermeil
Et le soir se flétrir et joncher le parterre.
Vivre un jour et dormir de son dernier sommeil,
Voilà le triste sort de la fleur solitaire !

Enfants, vivantes fleurs des jardins d'ici-bas—
Fruits des amours bénis qui cachez dans vos langes
Pour ne les point froisser, vos chastes ailes d'anges,

Combien de vous sont nés qui ne vécurent pas ?
Frais éclos au matin, le soir a vu vos mères
Baigner vos fronts pâlis de leurs larmes amères !

CHS A. GAUVREAU.

Isle-Verte, avril 1887.

UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS

PAR un caprice, commun de l'inconstante fortune, du premier où j'occupais un appartement assez bien fait, j'habite depuis quelques semaines sous le toit une pièce étroite, sombre, délabrée, laide, garnie d'une unique fenêtre mal taillée.

Pourtant, cet espèce de trou noir, ce nid qui n'est pas rose, je ne l'échangerais pas contre mon ancien houdoir. Même quand le soleil me tire trop tôt sa révérence, que le mauvais temps succède rapidement au beau en notre capricieuse saison, que la pluie et le grand vent, s'abattant à la fois au-dessus de ma tête, menacent d'enlever avec les tuiles la feuille sur laquelle j'écrivaille, je tiens davantage à mon taudis, je m'y trouve logée comme dans un château.

Et puis, on m'a si souvent décoché ici le titre de philosophe, que ma position aérienne me rappelle instinctivement le héros d'Emile Souvestre. Sans prétention d'analogie — croyez-moi bien — simple idée de jeter un peu de poudre aux yeux de mes lecteurs habituels, j'ai installé le titre d'un livre couronné par l'Académie Française en tête d'un piteux article, habituel aussi.

Placée à la bifurcation de trois rues, dominant tout le quartier par la hauteur où je suis perchée, je vois des scènes capables d'ouvrir un vaste champ à la vagabonde imagination.

Sous mon regard, presque à la portée de mon oreille, court une ruelle où sept à huit maisons logent une vingtaine de famille. Chaque jour, à mesure que le soleil se fait plus chaud et que les doubles-chassis disparaissent, sous la gouttière se montre une figure nouvelle. Certes ! mon somptueux appartement ne m'aurait jamais laissé supposer l'existence de tant de visages jeunes et vieux, laids et jolis.

Ces braves gens ont surpris sans doute ma binette qui les observe, et ma présence ne les gêne guère. Au contraire, il monte à mon réduit à travers des voix, plus ou moins fraîche, des bouts de conversations données à mon bénéfice.

C'est ainsi que je sais maintenant que le numéro trois est occupé par une jeune femme qui a eu le malheur de marier un veuf, qui ne prétend pas payer ses robes de soie ni corriger son garçon à lui, donnant, paraîtrait-il, maille à partir à la douce belle-mère. Au numéro sept, un dogue lance ses notes bruyantes toute la nuit, tenant les voisins dans un continuel sursaut. Le bonhomme du numéro neuf doit lui envoyer une balle dans la tête quelque beau matin. Dans l'aile de gauche

habite les gros bonnets, tirant du grand, et pratiquant l'économie des bouts de chandelles sur une très haute échelle, etc. Directement en face, dans un pâté de splendides logements, chaque matin, quand j'ouvre ma petite fenêtre, des grands garçons effrontés apparaissent à la leur, terminant la toilette de leurs moustaches en crocs, me poursuivant de leurs regards, de leurs pantomimes jusqu'au fond de ma modeste retraite. Mes voisines — à la retenue peu scrupuleuse — répondent depuis quelques jours à ces façons polissonnes et me rendent par là un grand service.

.

Le soir, quand le temps est beau, je me capitonne quelque peu et je m'accoude sur le bord de ma croisée.

Si près des nuages, si près du ciel si pur, si beau à cette saison de l'année, la pensée ouvre plus librement son aile, le regard se perd à travers l'espace, l'âme se dilate davantage, se remplit de ce besoin, de cette soif dévorante d'immensité, d'infinie.

Je m'oublie de longues heures ainsi dans des extases saintes, l'âme pleine d'une seule image, apercevant toujours de quelque côté que ma vue s'étende ces mêmes traits aimés, retrouvant sans cesse sur mes lèvres, si je veux prier, le même nom chéri, bercée et perdue dans un monde de délicieux, d'exquis, d'inexprimable.

Quant la température se fait trop sévère, que froid de la nuit me pénètre et m'apporte son rhume, je ferme la petite fenêtre. Sur les murs négligés de ma chambrette qu'ornent seule un crucifix, une statue de la Vierge, un portrait, je revois encore les mêmes impressions — les mêmes émotions envahissent mon être.

Non, tu n'es pas laid, ô mon galetas ! Partout où l'âme peut contempler une autre âme, quelque coin, c'est un palais !

J'entends du bureau de poste sonner toutes les heures, et tard dans la nuit je les compte encore, goûtant au sein de ma solitude des douceurs immenses. Et la vie avec laquelle je suis aux prises souvent me récompense, me paie ainsi des misères qu'elle donne.

Que de fois aussi dans mes douces rêveries j'appelle, je tiens près de moi, tous ceux qui me sont chers par le souvenir et par le cœur !

Je les cause.

C'est alors que vous m'arrivez, gracieuse Marguerita. Pourquoi laisser votre dernier article se perdre dans la nuit des temps ? Seriez-vous, en effet, qu'un oiseau de passage ? Nous aimions votre chant timide, votre plume craintive ; que ne revenez-vous nous dire votre couplet et charmer encore notre oreille ?...

Politicienne, vous vous êtes laissée deviner : savez-vous, le hasard fait se rencontrer nos sentiments et aiguise l'ardent désir que j'ai de vous connaître davantage.

Au plus fort de la menée, de la lutte acharnée que nos partis divisés semblent ne pas devoir terminée, je suis allée jusque sur nos places publiques entendre les vaillants orateurs, à la voix fatiguée, enrouée, mais à l'expression hardie, à la volonté ferme, au zèle sans relâche.

Et j'aurais voulu avoir les mains fortes, larges, pour applaudir avec le peuple transporté, j'aurais voulu avoir le gosier puissant pour crier plus fort que la masse : Vive... ! A bas... !

Halte ! il ne faut pas me créer d'ennemis ; même après la bataille, je pourrais recevoir quelques coups. Mais — entre-nous — le monde lui-même n'est qu'une vaste arène politique qui demande qu'on crie fort, où les plus habiles à jouer des coudes arrivent les premiers, où il faut talocher le voisin, soutenir le feu, faire face à plus d'un ennemi avant d'atteindre notre but. Et encore l'atteignons-nous toujours ?... Hélas ! que de ricochets, de chutes, de rechutes, d'efforts pour se retirer de l'ornière où les événements semblent nous pousser malgré nous, où plusieurs restent malheureusement embourbés, à mi-chemin, sans espérance et sans salut.

M. J. Maurice